

# LA PETITE ILLUSTRATION

## CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS  
DE L'ÉCRAN



M. ROLLA NORMAN (Mátho) et M<sup>lle</sup> JEANNE de BALZAC dans

## SALAMMÔ

Film Louis AUBERT, réalisé par M. Pierre MARODON, d'après le roman de Gustave FLAUBERT.

*Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.*

ABONNEMENT ANNUEL

*L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 120 francs ; Etranger, 160 francs.*

13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>)

# Le film de SALAMMBÔ

réalisé par M. PIERRE MARODON, d'après le roman de GUSTAVE FLAUBERT

Le 15 octobre, doit avoir lieu, à l'Opéra, un grand gala cinématographique — le deuxième en date, après la soirée du *Miracle des Loups* — où sera présenté au public le film de *Salammbô*, tiré par M. Pierre Marodon du roman célèbre de Flaubert et édité par la grande firme française Louis Aubert. C'est donc une primeur qu'apporte à ses lecteurs *La Petite Illustration*.

M. Pierre Marodon, qui est l'auteur de nombreux romans populaires, s'est, depuis quelques années, laissé attirer par le cinéma et il a déjà réalisé une douzaine de films, tels que *les Trois gants de la dame en noir*, *le Diamant vert*, *Buridan*, *le Héros de la Tour de Nesles*. Une admiration enthousiaste et toute romantique pour la *Salammbô* de Flaubert le poussait, toutefois, vers cette entreprise autrement périlleuse : traduire à l'écran l'œuvre la plus puissante peut-être de la littérature française par l'ampleur grandiose et magnifique de ses descriptions. Déjà, en 1913, un metteur en scène italien s'y était risqué, et le résultat avait été si décourageant que le film dut être retiré de la circulation. En dépit de ce précédent, M. Marodon réussit à intéresser à son projet M. Louis Aubert, et à obtenir de Mme Franklin-Groult, la petite-nièce du romancier si justement soucieuse de sa gloire, les autorisations nécessaires.

Les difficultés de l'exécution étaient considérables. M. Marodon les a lui-même contées dans quelques interviews, car le cinéma, comme le théâtre, a maintenant ses avant-premières. A M. Edmond Eparaud, de *Comœdia*, il disait :

« La tâche qui m'incomba et que, peut-être par présomption, je m'imposai, fut très lourde. Songez que j'ai travaillé seul, sans assistant, à la fois scénariste, metteur en scène, décorateur. J'ai même dessiné mes costumes. La réalisation de *Salammbô* comportait le plus vaste problème, car il fallait tout créer, tout faire pousser du sol. En Afrique, sur la terre même de Carthage, il ne reste rien ou presque rien. Le cadre lui-même, entièrement dénudé, n'évoque plus qu'un pâle fantôme de ce que dut être l'horizon punique. Les décors ? Le mot si sage et si juste de Salomon Reinach répondant à une récente enquête résume toute la question : « Une égalité parfaite est celle de gens qui ne savent rien. Nous ignorons tout de l'architecture de la Carthage punique. Flaubert a fait un tour de force que les archéologues admirent comme tel, mais qu'ils sont bien incapables de contrôler, leur profession impliquant l'*ars nesciendi* » qui ne s'impose pas aux romanciers. » Même ignorance en ce qui concerne les costumes. Quant aux événements politiques et militaires qui furent corrélatifs à la guerre dite des Mercenaires, nous en sommes réduits à quatre lignes de l'historien grec Polybe. Mais nous avons Flaubert et son livre immortel. Et Flaubert fut mon guide, mon guide constant et persuasif, mon seul inspirateur de formes décoratives, de rythmes et de mouvements. En somme, j'ai illustré le livre de Flaubert. On dira ce qu'on voudra de mon film, mais je revendique hautement cette qualité : la conscience, le respect de l'œuvre littéraire. »

Pour diverses raisons techniques, c'est en Autriche, à

Vienne, que le film fut tourné. A M. Jean de Mirbel, de *Ciné-magazine*, M. Marodon a fourni les intéressantes précisions suivantes :

« La plupart des décors furent établis à Paris, puis expédiés par pièces détachées pour être montés sur place, et c'était très amusant que de voir ces maisons qui voyageaient en chemin de fer par petits morceaux. Nous avions deux grands décors, l'un qui représentait la ville basse et l'autre la ville haute : le premier comprenait dix-sept rues et plusieurs centaines de maisons... J'ai manié jusqu'à dix-mille figurants à la fois, chose qui n'est possible qu'à Vienne ou à Berlin où les chômeurs sont légion et où on peut, d'une heure à l'autre, les convoquer par milliers. Et ce n'est pas une des moindres joies de la mise en scène que de pouvoir ainsi faire mouvoir des foules à volonté sur de simples gestes ou coups de téléphone ! J'ai tourné plusieurs fois avec douze opérateurs, dissimulés dans toutes les parties des édifices. J'en avais placé depuis le haut des architectures jusque dans des fosses soigneusement dissimulées. Ce sont ces derniers qui enregistrèrent d'impressionnantes vues des charges de cavalerie pendant la bataille, et l'on voit littéralement sur l'écran le poitrail des chevaux passer dans un tourbillon, les sabots touchant presque l'objectif et les cavaliers, gigantesques, déformés qu'ils sont par cette perspective imprévue. J'ai dû faire tourner pour ces scènes plus de 3.000 mètres de pellicule, pour en extraire, après un choix laborieux, les quelque 250 mètres que vous verrez sur l'écran... »

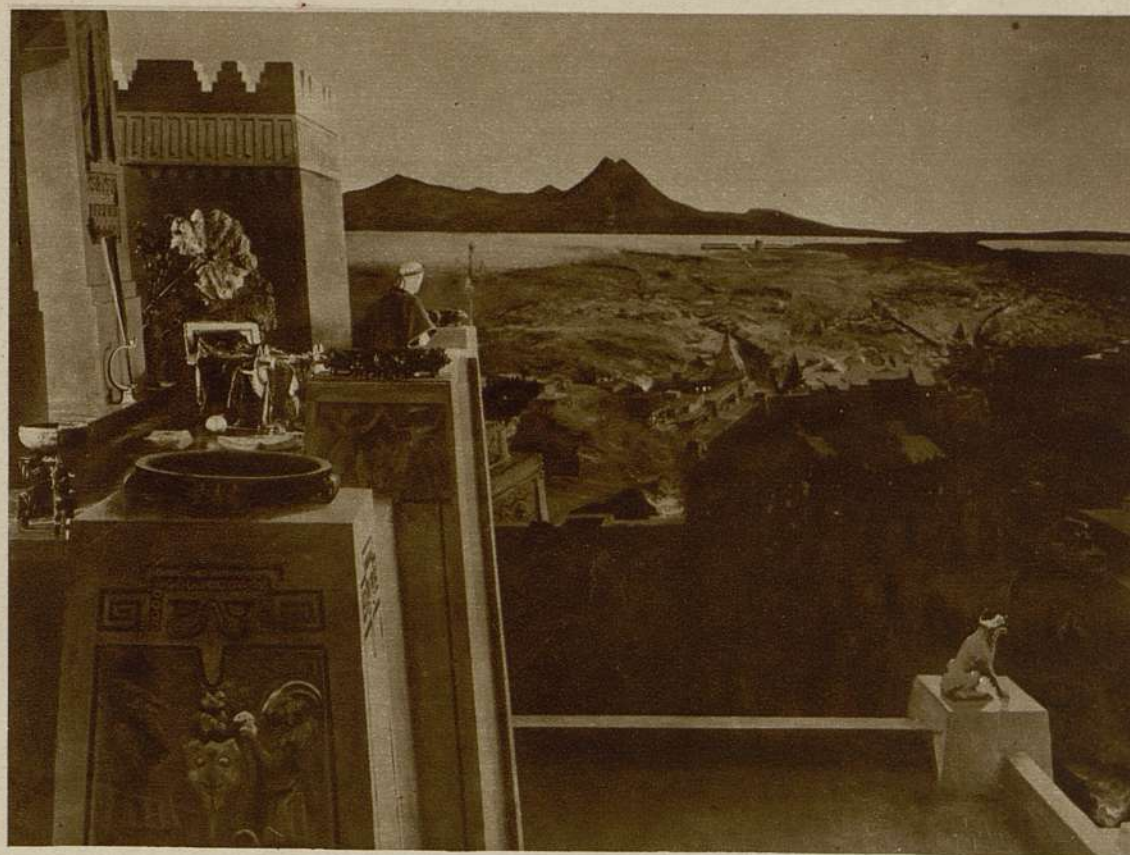
Cette bataille a été réalisée avec un luxe de moyens dont on pouvait croire, jusqu'ici, les Américains seuls capables. On y utilisa 3.500 équipements complets, 2.000 lances et javalots, 2.000 boucliers et pavois, des centaines de machines de guerre et d'engins de toutes sortes. Dans la chaleur de l'action, une quarantaine de « combattants » furent réellement blessés. Mais plus impressionnante encore fut la reconstitution du palais d'Hamilcar : la superficie qu'il couvrait est à peu près celle de la place de la Concorde et l'édifice de ses quatre terrasses, reliées par des escaliers monumentaux, s'élevait à 40 mètres du sol.

L'interprétation du rôle de Salammbô a été confiée à une jeune artiste française, bien qu'elle ait surtout tourné jusqu'ici en Amérique : M<sup>lle</sup> Jeanne de Balzac. Ce n'est pas là un pseudonyme : M<sup>lle</sup> de Balzac est apparentée, par sa mère, à l'auteur de *la Comédie humaine*, dont une curieuse coïncidence rapproche ainsi le nom de celui de Flaubert. M. Rolla Norman a prêté à M<sup>tho</sup> sa superbe prestance et son expérience dramatique. M. Victor Vina, en magnifique Hamilcar, M. Raphaël Liévin en Narr'Havas, roi des Numides d'apparence fort africaine, et M. Henri Baudin, le subtil Grec Spendius, étaient les autres protagonistes. Il faut enfin mentionner que, pour la représentation du film, M. Florent Schmitt, le remarquable compositeur auquel on doit *le Palais hanté*, *Antoine et Cléopâtre*, *la Tragédie de Salomé*, toutes symphonies orientales, a écrit une partition inédite, que l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de M. E.-F. Seyfer, exécutera.

ROBERT DE BEAUPLAN.



En haut : M. Louis Aubert, éditeur, en bas : M. Pierre Marodon, réalisateur du film.



« Le palais, bâti en marbre numidique tacheté de jaune, superposait tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasse. »

## SALAMMBÔ



Hamilcar (M. Victor Vina).

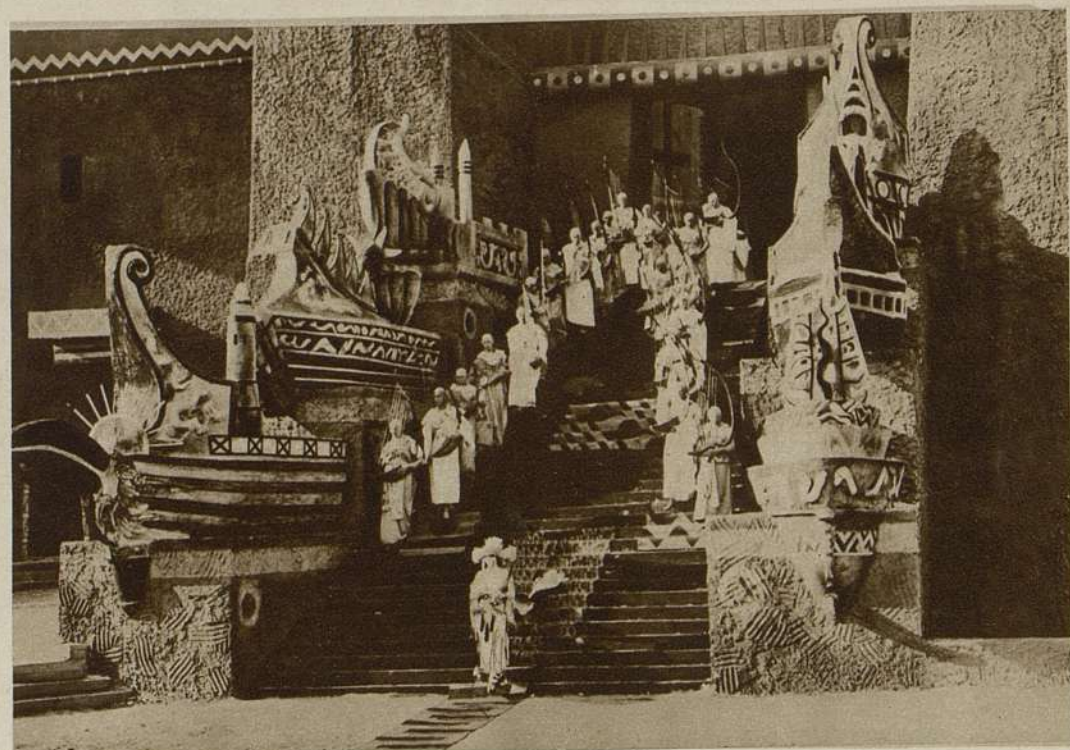
C'ÉTAIT à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

« Les soldats qu'il avait commandés en Sicile se donnaient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la bataille d'Eryx, et, comme le maître était absent et qu'ils se trouvaient nombreux, ils mangeaient et ils buvaient en pleine liberté... »

Ainsi débute le roman de Flaubert, et c'est aussi sur la scène du festin que s'ouvre le film. Nous sommes en 250 avant Jésus-Christ. Hamilcar, généralissime carthaginois, mécontent de n'avoir pas été soutenu dans sa lutte contre Rome, a disparu après avoir renvoyé à Carthage ses fameux Mercenaires, vainqueurs des légions. Le gouvernement ne peut leur payer la solde qui leur est due et c'est pour les apaiser, en même temps que par représailles contre leur chef, qu'il les fait camper dans son palais :

« Le palais, bâti en marbre numidique tacheté de jaune, superposait tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasses. Avec son grand escalier droit en bois d'ébène, portant aux angles de chaque marche la proue d'une galère vaincue, ses portes rouges écartelées d'une croix noire, ses grillages d'airain qui le défendaient en bas des scorpions, et ses treillis de baguettes dorées qui bouchaient en haut ses ouvertures, il semblait aux soldats, dans son opulence farouche, aussi solennel et impénétrable que le visage d'Hamilcar... »

« Il y avait là des hommes de toutes les nations, des Ligures, des Lusitaniens, des Baléares, des Nègres et des fugitifs de Rome... Ils s'allongeaient sur les coussins, ils mangeaient



« ... Une femme, la fille d'Hamilcar elle-même, descendit le premier escalier... »

accroupis autour de grands plateaux, ou bien, couchés sur le ventre, ils tiraient à eux les morceaux de viande et se rassasiaient, appuyés sur les coudes, dans

la pose pacifique des lions lorsqu'ils dépècent leur proie... L'orgie se déchaîne. On court aux ergastules délivrer les esclaves. L'ivresse multiplie les rixes. Soudain, la



« Ils s'allongeaient sur les coussins, ils mangeaient accroupis autour de grands plateaux... »

masse sombre de l'énorme palais d'Hamilcar s'est éclairée :

« Le palais s'éclaira d'un seul coup à sa plus haute terrasse, la porte du milieu s'ouvrit, et une femme, la fille d'Hamilcar elle-même, couverte de vêtements noirs, apparut sur le seuil. Elle descendit le premier escalier qui longeait obliquement le premier étage, puis le second, le troisième, et elle s'arrêta sur la dernière terrasse, au haut de l'escalier des galères. Immobile et la tête basse, elle regardait les soldats. »

« Derrière elle, de chaque côté, se tenaient deux longues théories d'hommes pâles, vêtus de robes blanches à franges rouges qui tombaient droit sur leurs pieds. Ils n'avaient pas de barbe, pas de cheveux, pas de sourcils. Dans leurs mains étincelantes d'anneaux, ils

portaient d'énormes lyres et chantaient tous, d'une voix aiguë, un hymne à la divinité de Carthage. C'étaient les prêtres eunuques du temple de Tanit, que Salammbo appelait souvent dans sa maison... »

Deux hommes, entre tous, avaient contemplé Salammbo : Mâtho, capitaine libyen, « de taille colossale et à courts cheveux noirs frisés », et Narr'Havas, jeune chef numide. Pour se concilier les bonnes grâces des soldats de son père, Salammbo cherche des yeux celui qui lui déplaira le moins.



« Mâtho et Narr'Havas se retrouvent en présence... »

Son regard s'arrête sur Mâtho. Elle remplit de vin une coupe qu'elle lui offre. Le Barbare, flatté, va boire, mais Narr'Havas, d'un geste violent, lance une javeline qui cloue sur la table le bras qui tenait la coupe. A la faveur de la bagarre, Salammbo disparaît.

Deux jours plus tard, les Mercenaires, cédant aux promesses du gouvernement, ont quitté la ville et installé leur camp devant Sicca. Narr'Havas et Mâtho se retrouvent en présence. Mâtho veut tuer son rival, mais Narr'Havas rejette sa colère sur l'ivresse et apaise Mâtho par des présents.

Les Mercenaires attendent en vain des nouvelles de Carthage, et Mâtho est hanté par le souvenir de Salammbo.

Mais voici que paraît un homme, hâve et déguenillé. Il raconte une épouvantable histoire : le jour du départ de Carthage, les frondeurs baléares avaient dormi trop tard, et, quand ils étaient arrivés au lieu de rassemblement, les troupes étaient déjà parties. Les frondeurs étaient sans défense, car leurs balle d'argile avaient été mises avec les bagages. Le peuple de Carthage s'est jeté sur eux et les 330 frondeurs ont été écrasés comme raisins en cuve. Le narrateur est le seul survivant. Furieux, les Mercenaires décident de retourner à Carthage. Mâtho, fou de joie à



« Le jour du départ de Carthage, les frondeurs baléares avaient dormi trop tard... »



« N'y touchez pas ! c'est le manteau de la déesse ! »

l'idée de se rapprocher de Salammbô, les précède, suivi de Spendius, un esclave grec délivré la nuit de l'orgie.

Il y a, dans le sanctuaire de Tanit, un voile sacré qui enveloppe la statue de la déesse. La légende raconte qu'il est tombé du ciel. C'est parce que Carthage le possède que Carthage est puissante. Sous peine de mort, il est défendu d'y toucher et même de le voir. « Viens avec moi, dit Spendius à Mâtho. Tu t'empareras du voile et tu seras plus fort que Carthage ! »

Les deux hommes réussissent à pénétrer dans le sanctuaire. Mâtho dérobe le voile. Et, soudain, il s'écrie :

« — Mais si j'allais chez elle ? Je n'ai plus peur de sa beauté ! Que pourrait-elle faire contre moi ? Me voilà plus qu'un homme, maintenant. Je traverserais les flammes, je marcherais dans la mer ! Un élan m'emporte ! Salammbô ! Salammbô ! Je suis ton maître ! »

Et Mâtho, malgré Spendius, s'élance vers le palais et vers la chambre de la jeune fille :

« Une lampe en forme de galère brûlait, suspendue dans le lointain de la chambre ; et trois rayons, qui s'échappaient de sa carène d'argent, tremblaient sur les hauts lambris, couverts de peintures rouges à bandes noires. Le plafond était un assemblage de poutrelles, portant, au milieu de leur dorure, des améthystes et des

topazes dans les nœuds du bois. Sur les deux grands côtés de l'appartement, s'allongeait un lit très bas, fait de courroies blanches ; et des cintres, pareils à des coquilles, s'ouvraient au-dessus, dans l'épaisseur de la muraille, laissant déborder quelque vêtement qui pendait jusqu'à terre.

« Une marche d'onyx entourait un bassin ovale ; de fines pantoufles en peau de serpent étaient restées sur le bord avec un buire d'albâtre. La trace d'un pas humide s'apercevait au delà. Des senteurs exquises s'évaporaient... »

Au bruit, Salammbô s'est réveillée : « — Qu'est-ce donc ? crie-t-elle.

« — C'est le voile de la déesse ! lui répond Mâtho. J'ai été le chercher pour toi dans les profondeurs du sanctuaire... Je t'aime ! »

Devant ce sacrilège, Salammbô s'épouvante. Elle appelle. Ses esclaves et les eunuques accourent. Mâtho va être massacré, mais Salammbô, comme obéissant à une force plus puissante que sa volonté, le sauve :

« — N'y touchez pas ! C'est le manteau de la déesse ! »

Et Mâtho, protégé par le voile que nulle main n'ose profaner, sort du palais et regagne son camp.

La possession du *zaimph* saint a fait de Mâtho le premier de l'armée. Narr'Havas lui-même vient lui offrir

son alliance. Carthage s'affole. Le Conseil des anciens se réunit, et, comme Hamilcar est revenu à l'improviste, on le supplie de prendre le commandement de l'armée contre les Mercenaires.

C'est la guerre. Mâtho et Narr'Havas assiègent Carthage. Spendius, à la tête d'un groupe important, s'est porté sur le Macar pour couper la ville de la campagne. Hamilcar parvient à effectuer une sortie et bat Spendius. Mais on n'a pas le temps de se réjouir, car une nouvelle éclate comme un coup de foudre : Hamilcar, surpris à son tour par Mâtho, a été obligé de se retrancher. Le peuple se jette dans les temples. On exalte Moloch, divinité rivale de Tanit, qui est insultée. Tous les malheurs viennent du vol du voile sacré et Carthage englobe Salammbô dans sa haine. La foule assiège le palais et c'est à grand-peine que les gardes d'Hamilcar repoussent l'assaut.

Schahabarim, chef des eunuques et grand prêtre de Tanit, réussit à convaincre Salammbô que le salut de la patrie et de son père dépend d'elle seule. Il faut qu'elle aille reprendre le voile sacré à Mâtho et, pour cela, elle ira jusqu'à sacrifier sa beauté au Barbare.

Salammbô obéit. Après trois jours et trois nuits de

marche à travers le désert, elle arrive au camp de Mâtho. Le chef des Mercenaires est stupéfait de voir dans sa tente la fille d'Hamilcar. Il lui crie son amour... La nuit passe... A l'aurore, un brouhaha dans le camp indique un incident inattendu. Mâtho bondit hors de sa tente et Spendius lui apprend que Narr'Havas vient de trahir et de passer avec ses troupes dans le camp d'Hamilcar. Quand Mâtho revient, Salammbô a disparu en emportant le voile sacré qu'elle rapporte dans la tente de son père, où se tient Narr'Havas.

« — En récompense du service que tu m'as rendu, dit Hamilcar à Narr'Havas, je te donne ma fille ! »

La perte du *zaimph* marque d'avance la défaite des Mercenaires. Fou de colère, Mâtho retourne à Carthage.

Spendius, livré à lui-même, se laisse manœuvrer par Hamilcar et enfermer dans le défilé de la Hache. Les hommes de Spendius sont bientôt en proie aux tortures de la faim et de la soif, ils consentent à se rendre. Hamilcar accepte de recevoir dix parlementaires qui seront crucifiés. Spendius est parmi eux et sa mort paiera son insuccès. Cependant, aussi bien pour venger Spendius que pour en finir une fois pour toutes, Mâtho fait offrir



... Dans des mares de sang, des éléphants, les entrailles ouvertes, râlaient, couchés avec leurs tours... »



Une vision de nuit du camp d'Hamilcar.

à Hamilcar une grande bataille, pourvu que ce soit la dernière. Hamilcar relève le défi et, dès le lendemain, les deux armées sont en présence dans la plaine de Rhadès. La bataille s'engage tumultueuse et forcenée. Le courage et la valeur des Mercenaires sont battus par la discipline carthaginoise et la tactique d'Hamilcar.

Ce sont d'admirables et inoubliables pages que celles où le romantisme de Flaubert a fait revivre ces scènes. Pour traduire par des images, d'une façon qui en soit digne, leur farouche grandeur, la mise en scène du film n'a, du moins, rien épargné. Une gravure de la page précédente évoque l'une des batailles qui remplissent la fin du livre.

On rapprochera utilement cette évocation visuelle du texte littéraire :

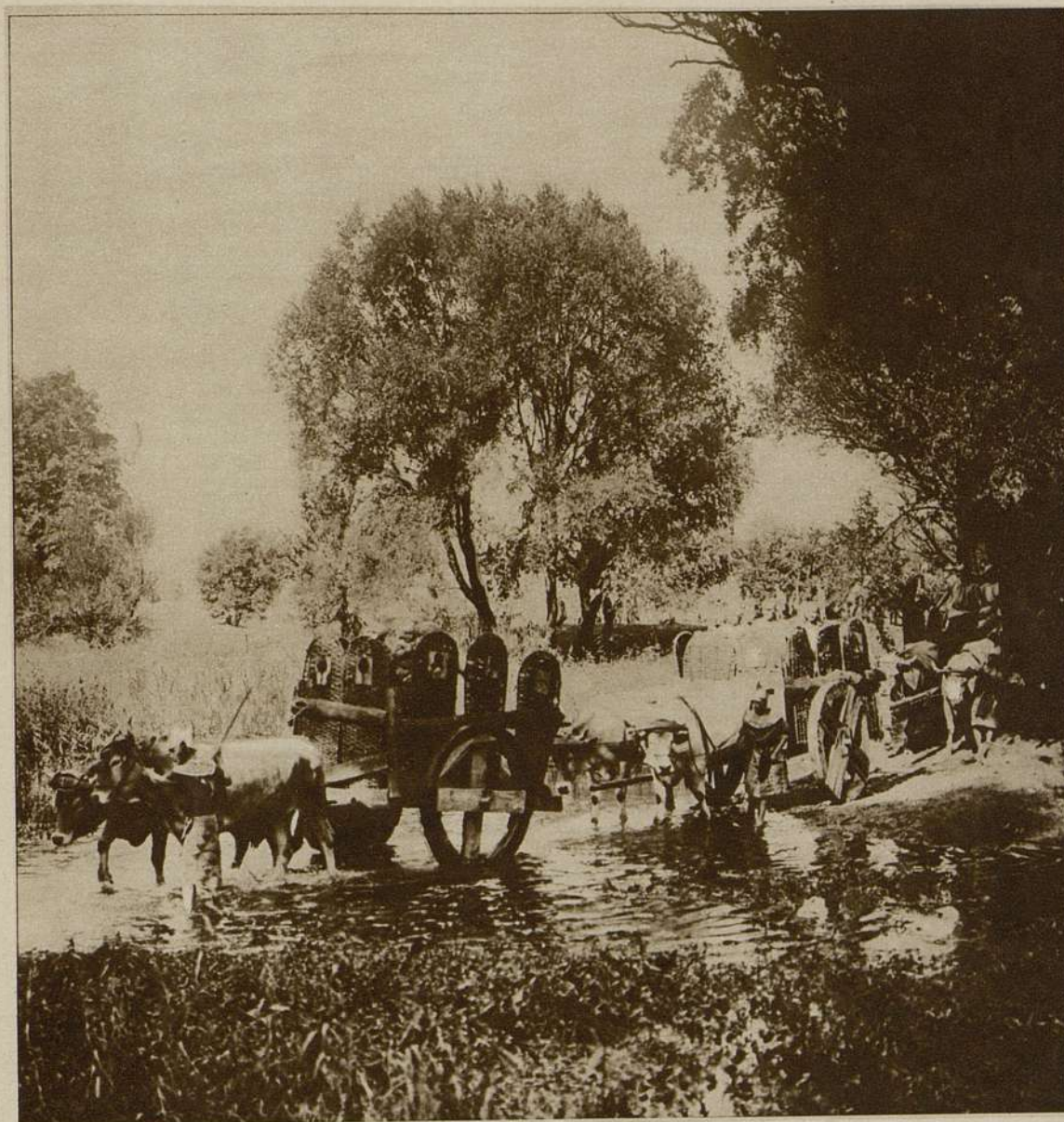
« Un long amas de cendres noires fumait sur l'emplacement des Libyens ; le sol bouleversé avait des ondulations comme la mer ; et les tentes, avec leurs toiles en lambeaux, semblaient de vagues navires à demi perdus dans des écueils. Des cuirasses, des fourches, des clairons, des morceaux de bois, de fer et d'airain, du blé, de la paille et des vêtements s'éparpillaient au milieu des cadavres ; çà et là quelque phalarique prête à s'éteindre brûlait contre un monceau de bagages ; la terre, en de certains endroits, disparaissait sous les boucliers ; des charognes de chevaux se suivaient comme une série de monticules ; on apercevait des jambes, des sandales, des



Salammbô dans la tente de Mâtho.



Salammbô rapporte à son père le voile sacré.



Le passage d'un gué par un convoi attelé de bœufs.

bras, des cottes de mailles et des têtes dans leurs casques, maintenues par la mentonnière et qui roulaient comme des boules ; des chevelures pendaient aux épines ; dans des mares de sang, des éléphants, les entrailles ouvertes, râlaient couchés avec leurs tours ; on marchait sur des choses gluantes et il y avait des flaques de boue, bien que la pluie n'eût pas tombé.

Mâtho, enfin, est fait prisonnier. A quelque temps de là, Carthage est en joie, « une joie profonde, universelle, démesurée, frénétique » : on doit célébrer le mariage de Salammbô avec Narr'Havas, roi des Numides, et la mort de Mâtho fera partie de la cérémonie :

« Au sommet de l'Acropole, la porte du cachot, taillé dans le roc au pied du temple, venait de s'ouvrir ; et, dans ce trou noir, un homme sur le seuil était debout.

» Il en sortit courbé en deux, avec l'air effaré des bêtes fauves quand on les rend libres tout à coup.

» La lumière l'éblouissait ; il resta quelque temps immobile. Tous l'avaient reconnu, et ils retenaient leur haleine...

» ... Ses épaules saignaient, sa poitrine haletait à larges secousses ; et il faisait pour rompre ses liens de tels

efforts que ses bras croisés sur ses reins nus se gonflaient comme des tronçons de serpent.

» De l'endroit où il se trouvait, plusieurs rues partaient devant lui. Dans chacune d'elles un triple rang de chaînes en bronze, fixées au nombril des Dieux Pateques, s'étendait d'un bout à l'autre parallèlement ; la foule était tassée contre les maisons, et, au milieu, des serviteurs des anciens se promenaient en brandissant des lanières.

» Un d'eux le poussa en avant, d'un grand coup ; Mâtho se mit à marcher.

» Ils allongeaient leurs bras par-dessus les chaînes, en criant qu'on lui avait laissé le chemin trop large ; et il allait, palpé, piqué, déchiqueté par tous ces doigts ; lorsqu'il était au bout d'une rue, une autre apparaissait ; plusieurs fois il se jeta de côté pour les mordre ; on s'écartait bien vite, les chaînes le retenaient, et la foule éclatait de rire...

» Un enfant lui déchira l'oreille ; une jeune fille, dissimulant sous sa manche la pointe d'un fuseau, lui fendit la joue ; on lui enlevait des poignées de cheveux, des lambeaux de chair... Il n'avait plus, sauf les yeux, d'ap-



Les archers numides au combat.

parence humaine: c'était une longue forme complètement rouge...

» Il arriva juste au pied de la terrasse. Salammbô était penchée sur la balustrade; ces effroyables prunelles la contemplaient, et la conscience lui surgit de tout ce qu'il avait souffert pour elle... Il s'abattit à la renverse et ne bougea plus.

» Salamimbô, presque évanouie, fut reportée sur son trône par les prêtres s'empresant autour d'elle. Ils la félicitaient; c'était son œuvre. Tous battaient

des mains et trépanaient, en hurlant son nom..

» Alors, depuis le golfe jusqu'à la lagune et de l'isthme jusqu'au phare, dans toutes les rues, sur toutes les maisons et sur tous les temples, ce fut un seul cri; quelquefois il s'arrêtait, puis recommençait; les édifices en tremblaient; Carthage était comme convulsée dans le spasme d'une joie titanique et d'un espoir sans bornes.

» Narr'Havas, enivré d'orgueil, passa son bras gauche sous la taille de Salammbô, en signe de possession; et,



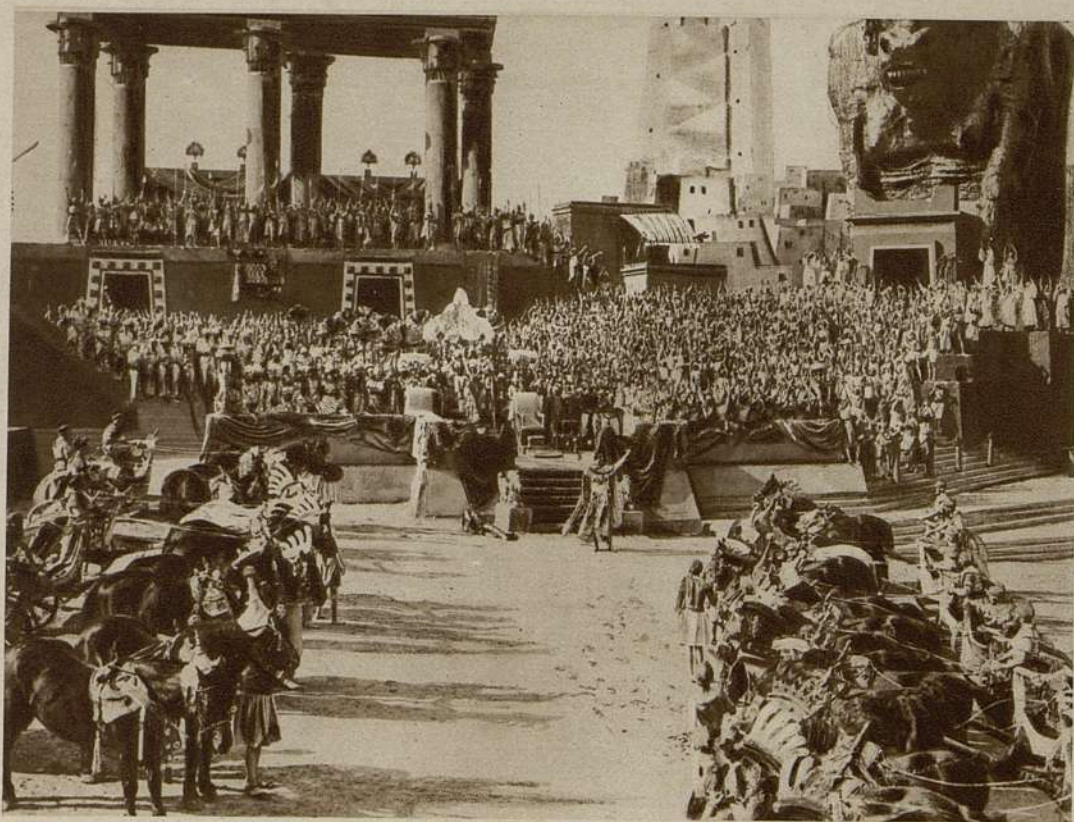
Les tentes puniques au flanc de la montagne.



« Carthage est en joie, d'une joie profonde, universelle, démesurée, frénétique... »



« ...Il allait, palpé, piqué, déchiqueté par tous ces doigts... »



La mort de Mâtho, au pied de la terrasse où va être célébré le mariage de Salammbô et de Narr'Havas.

de la droite, prenant une patère d'or, il but au génie de Carthage.

» Salammbô se leva comme son époux, avec une coupe à la main, afin de boire aussi. Elle retomba, la tête en arrière, par-dessus le dossier du trône, blême, raidie, les

lèvres ouvertes, — et ses cheveux dénoués pendaient jusqu'à terre.

» Ainsi mourut la fille d'Hamilcar pour avoir touché au manteau de Tanit. »

R. B.



Trois interprètes de *Salammbô* :

de gauche à droite, M. Henri Baudin (Spendius), Victor Vina (Hamilcar) et Raphaël Liévin (Narr'Havas).